

1

Ils étaient quatre dans la chambre fermée, assis en face du devin Kalapo qui traçait avec dextérité des signes cabalistiques dans du sable étalé sur une petite natte. Comme s'il tournait des pages d'un cahier, une fois le carré de sable recouvert de ces traits parallèles, le devin effaçait tout et réécrivait. Les autres le regardaient, silencieux, avec crainte et admiration. Alors Kalapo releva la tête et dit :

– J'ai interrogé le sable à trois reprises, et, à trois reprises, il m'a assuré que Maa se trouve actuellement dans le fleuve Djoliba¹.

– Dans ce cas, allons-y sans tarder ! lança Zarka d'une voix sourde en empoignant la chaise roulante où était recroquevillé Kouata, qui se mit aussitôt à trembloter.

Le vieil hémiplegique à la barbe blanche abondante regarda fébrilement tour à tour Nassoumba son

1. Le fleuve Niger.

épouse, Mandjou le griot, et Kalapo le devin, lequel avait rangé ses effets de divination; puis, penchant la tête en arrière vers Zarka, il murmura, comme essoufflé :

– Pas encore... pas encore... Attends un peu.

Dans la chambre aux murs d'argile et au toit de branchages, le silence s'installa, un silence de surprise et de gêne. L'ampoule nue suspendue à la poutre centrale répandait une lumière blafarde qui dessinait sur le sol de drôles de silhouettes dégingandées. Kouata se recroquevilla de nouveau, sa respiration devint sifflante et il se mit à claquer des dents.

– Que t'arrive-t-il donc ? lui demanda Mandjou.

– Il faut... il faut attendre... attendre... un peu... bafouilla le handicapé.

– La nuit s'épaissit, intervint Kalapo, il faut y aller maintenant. Nous n'avons pas le choix, sinon ce sera trop tard.

– Allons-y donc ! trancha Zarka.

Or Kouata s'agrippa à sa chaise et, de ses jambes paralysées, réussit à bloquer l'engin.

– Non, non, il faut... attendre un peu, supplia-t-il. Il pleurait.

Nassoumba se planta devant lui et, le regardant droit dans les yeux, lui lança :

– Hey, homme, aurais-tu peur, toi ? Tu n'as pas honte ? À ton âge !

Pour toute réponse, le mari secoua la tête. À présent, des larmes lui coulaient sur les joues et il reniflait.

– Honte à toi ! lui cria son épouse en lui crachant sur le boubou.

– Non, Nassoumba ! protesta énergiquement Mandjou. Une épouse ne se comporte pas comme ça. N'oublie pas que ton mari est malgré tout le chef des Bozos, notre chef. Prends garde, femme !

Sans un mot, l'épouse se retira au fond de la chambre.

– Nous partons ! ordonna le devin.

Alors Kouata relâcha son étreinte et Zarka put faire sortir la chaise roulante de la chambre. En file indienne, le devin ouvrant la marche, suivi de Zarka et de Kouata, puis du griot, et enfin de Nassoumba, le petit monde traversa la cour sombre où nulle âme ne semblait vivre. Soudain, d'une chambre s'éleva un gémissement de femme pareil aux plaintes d'un chiot. Peu à peu, le gémissement enfla au point de faire se dresser les cheveux sur la tête. Comme sur commande, la petite colonne s'immobilisa. Kouata se mit à pleurer de nouveau. Nassoumba ramassa un morceau de bois qui traînait au sol, marcha rageusement vers la porte fermée d'où filtrait le gémissement. Donnant un violent coup au battant de bois, elle cria :

– Tais-toi, vieille sorcière ! Puisse le malheur que tu appelles retomber sur toi-même ! Vieille sorcière !

De l'autre côté de la porte, ce fut le silence. Alors la colonne poursuivit sa marche jusqu'au portail de la maison, où Nassoumba s'arrêta et regarda les hommes s'enfoncer dans l'obscurité.

Après que ceux-ci eurent disparu derrière un rideau d'arbres, elle retourna sur ses pas. Au moment où elle repassait devant la chambre, les lamentations s'élevèrent de nouveau.

– Écoute-moi, vieille sorcière, qui veux-tu manger aujourd'hui, hein ? hurla-t-elle.

– Je te tuerai, quoi que tu fasses, vieille chienne ! Je te tuerai ! répliqua la geignarde avec vigueur.

– Vieille folle, c'est moi qui te tuerai avant.

– Souviens-toi du mal que tu m'as fait. Tu ne me connais pas, sinon tu aurais compris que ta vie est finie.

– Vieille folle. Toi, tu passeras ta vie enfermée. Comme une chienne que tu es !

– Je te tuerai. Je le jure sur l'âme de mes parents, je te tuerai !

En signe de mépris, Nassoumba lança un « *tiem !* », suivi d'un long jet de salive sifflant et gagna sa chambre. L'autre continuait de gémir et de jurer qu'elle supprimerait bientôt sa rivale.

Pendant ce temps, précédant son petit monde, Kalapo, le devin, suivait à travers la broussaille un sentier rocailleux à peine visible dans l'obscurité nocturne.

On n'entendait que le bruissement des feuillages, le frou-frou des boubous, le tapotement des sandales contre les plantes des pieds et, de temps à autre, les stridulations des grillons. À quelques centaines de mètres, le fleuve Niger s'étalait, comme inerte; seuls, du pont lointain, des phares de voitures l'illuminant par moments lui donnaient un semblant de vie. À mesure que le petit groupe avançait, l'air s'emplissait d'une odeur de poisson avarié.

Soudain, Kouata éclata en sanglots. Mandjou se porta à sa hauteur et, lui posant la main sur l'épaule, l'interrogea :

– Que se passe-t-il, mon homme ?

Mais l'autre sanglotait de plus belle. On s'arrêta et entoura le chef des Bozos.

– Kouata, que la foi ne quitte pas ton âme, dit le devin. Ce qui doit advenir adviendra : ni les rires ni les larmes n'y pourront rien. Souviens-toi qu'on ne meurt pas deux fois et que nul sur terre n'a de remède contre la mort. Ressaisis-toi.

– Mais ne vois-tu pas que ce sera bientôt la fin des Bozos ! Et que j'en serai le responsable ! bafouilla le vieil hémiplegique entre deux sanglots.

– Si Maa décide de se venger, ce ne seront pas les Bozos seuls qui en feront les frais : il y aura des centaines de morts dans tout Bamako. Alors, tu vois bien que tes larmes n'y changeront rien. Prends ton courage à deux mains et partons.

Ils reprirent leur marche, en silence. Peu après, un oiseau noir s'envola bruyamment des fourrées et se mit à tourner au-dessus de leurs têtes. Puis ce fut un autre, et encore un autre, tant et si bien qu'au moment où ils arrivaient sur la berge, au moins une dizaine d'oiseaux noirs décrivaient une ronde sinistre dans le ciel. À l'horizon, une grosse lune d'un blanc équivoque s'élevait lentement au-dessus de la colline et sa lumière encore pâle commençait à faire scintiller le fleuve. Lorsqu'une étoile filante déchira la pénombre au loin et disparut derrière les hauteurs boisées, Kouata gémit comme un enfant terrorisé :

– C'est la fin... C'est la fin... bafouilla-t-il.

Les autres ne dirent mot. Aucun d'eux n'était insensible à l'étrange atmosphère qui les enveloppait.

À quelques dizaines de pas, sur la gauche, assis sur des rochers, les pieds dans l'eau, une silhouette voûtée ne perdait rien du spectacle : c'était Apété, un habitant de Kokri, tellement excentrique qu'on le tenait pour fou. En effet, comme aimait à le dire l'imam, notre homme était sans doute le seul être humain à préférer ses chaussures (des souliers en plastique) à ses pieds. Autant il passait son temps à laver et astiquer ses chaussures – surtout lorsqu'il avait marché dans une flaque d'eau ou sur une route poussiéreuse –, autant il se préoccupait le moins possible de ses pieds, gercés et crasseux. Très souvent, d'ailleurs, quand il pleuvait, il

cachait ses chaussures sous son boubou pour les protéger et allait pieds nus. C'était donc cet homme bizarre, venu là comme chaque jour faire prendre un bain à ses chaussures, qui dévorait des yeux la scène qui se déroulait à quelques pas de lui.

À présent, la lune avait réussi à se détacher des collines et sa lumière laiteuse illuminait le fleuve. Ayant mis fin à leur ronde, les oiseaux noirs s'en étaient allés, au grand soulagement du chef Kouata et de son petit monde. Après avoir délicatement déposé le handicapé dans le sable, face au fleuve, les autres s'accroupirent. Kalapo, le devin, délia le cordon du sac qu'il portait en bandoulière et en sortit un coq noir. D'une des poches de son boubou, il tira un couteau. Après une longue incantation, dans laquelle revenait sans arrêt le nom Maa, il trancha le cou du volatile qu'il jeta dans le fleuve. Puis, il sortit de son autre poche une poignée de noix de cola rouges et blanches qu'il lança également dans le fleuve.

– Maa, où que tu sois, voici l'offrande que nous te destinons. Le savon efface la tache, le médicament guérit la plaie, la pluie lave les nuages, mais seule l'humilité de l'offenseur guérit la douleur de l'offensé. Que celui qui a offensé présente ses excuses à celui qu'il a offensé. Maa, voici l'offrande que nous te destinons pour te dire que nous avons eu tort de t'offenser. Nous sommes à genoux devant toi, le front au sol et nous te disons : nous avons eu tort, mais nous te

savons magnanime : pardonne-nous. Habitants du fleuve, joignez vos prières aux nôtres pour que Maa ait pitié des pauvres mortels que nous sommes, pour qu'il soit convaincu que plus jamais ni nous, ni notre descendance ne se montrera indigne de lui. Prions tous ensemble, car nous sommes inséparables, car sans le fleuve et ses habitants nous ne sommes rien, nous autres les Bozos. Qu'il en soit ainsi.

Après que le devin eut fini sa prière, ses compagnons remirent le chef Kouata dans la chaise roulante et s'éloignèrent du fleuve en faisant neuf pas à reculons. Lorsqu'ils se furent immobilisés, les oiseaux noirs revinrent tournoyer au-dessus de leurs têtes et les eaux du fleuve furent violemment agitées par des vagues énormes qui rejetèrent le coq, puis ses plumes, puis les noix de cola sur la berge.

– Hâ! Maa a refusé notre offrande ! se désola le devin tandis que ses compagnons demeuraient figés de stupeur.

Quelques minutes de ce lourd silence et, comme sur commande, ils reprirent le sentier par lequel ils étaient venus, surveillés par leurs noirs compagnons ailés. Kouata pleurait sans retenue. Bientôt, la nuit les engloutit.

Après avoir nettoyé d'un pan de son boubou ses souliers qu'il avait fourrés dans ses poches, Apété

s'apprêtait à se lever quand une ombre se planta devant lui. C'était un géant d'un noir foncé, taillé comme un haltérophile, vêtu d'un short et d'un tee-shirt de cotonnade rouges, et armé d'un énorme gourdin. Terrorisé, Apété glissa du rocher, tomba dans le fleuve. Claquant des dents, incapable de proférer un mot, il regardait, comme hypnotisé, la créature silencieuse qui le menaçait. Quand celle-ci se résolut à parler, ce fut pour demander d'une voix rocailleuse, en brandissant son gourdin :

- C'est bien toi, Apété ?
- Oui... oui, oui... moi, bégaya Apété.
- Où est ton tambour ?
- Chez moi. Si vous le voulez...
- Sais-tu qui je suis ?
- Non... non, non.
- Alors écoute-moi : demain, tu prendras ton tambour, tu parcourras Kokri et Bamako, et tu informeras tous ces imbéciles d'habitants que l'heure de leur mort est arrivée et, que c'est Maa qui te l'a dit. Est-ce que tu as compris ?
- Oui... oui, oui, je dirai... exactement ce que vous me demandez.
- C'est dans ton intérêt. Si jamais tu ne fais pas ce que je t'ordonne, je te retrouverai et je te tuerai d'un seul coup de ce gourdin. Maintenant, lève-toi et disparais !

Aussitôt, Apété se redressa et, plus agile qu'un lièvre, s'élança et se fondit dans la broussaille.

À grands pas, l'homme au tee-shirt rouge marcha vers Kokrini.

À ce moment-là, justement, dans la chambre du chef, Kalapo interrogeait l'avenir dans le sable. Il paraissait particulièrement soucieux à mesure qu'il écrivait et effaçait ses signes. Ses compagnons eux aussi arboraient un visage anxieux en le regardant s'entretenir avec les esprits. Kouata était tellement effondré qu'il n'osait même pas relever la tête.

Une bonne demi-heure de ce silence malsain et le devin laissa tomber :

– Non, Maa ne nous pardonne toujours pas. J'ai beau faire intervenir les mânes de nos aïeux qu'il protège, il ne veut rien céder. Il dit que nous avons failli en lui manquant de respect et qu'il nous fera payer le fait d'avoir transgressé le pacte. Je vois du sang, un flot de sang ; j'entends des gémissements de douleur ; le ciel éclate de colère ; les eaux entrent en furie : on dirait l'Apocalypse.

Fébrilement, le devin se remit à écrire dans le sable, mais, régulièrement, il secouait la tête en signe de désespoir.

– Maa ne veut décidément rien entendre. Il refuse à présent de me répondre. Il n'y a donc plus rien à faire que d'attendre notre sort.

Il se leva et rangea son matériel de divination sans plus un mot. Le chef Kouata se mit à pleurer à chaudes larmes.

C'est alors que l'homme au gourdin ouvrit brutalement la porte qui cria sur ses gonds. À sa vue, le petit monde qui occupait la chambre du chef fut saisi d'un tel effroi que personne n'ouvrit la bouche.

– Vous savez qui je suis et vous avez peur, dit le colosse de sa voix caverneuse. Mais rien ne vous sauvera. Quoi que vous fassiez, vous mourrez tous, et tous ceux qui vous porteront secours ou se mêleront de cette affaire mourront aussi.

Il se tut, foudroya du regard tour à tour les occupants du lieu; ensuite, il marcha vers le chef Kouata et, d'un coup de pied, le culbuta avec sa chaise dans un recoin de la chambre, cracha trois fois au visage de Nassoumba puis, s'adressant aux autres, il martela :

– Vous aussi, Maa vous réglera votre compte bientôt. Très bientôt.

Une fois dehors, d'un coup de gourdin, il fracassa la porte et se fondit dans la nuit.

2

Quatorze heures. Tenant fermement la rampe, le commissaire Habib descendait prudemment l'escalier de la direction générale de la Sécurité. Vêtu d'un mini boubou et d'un pantalon bouffant fort bigarrés, il regardait tantôt où il posait les pieds, tantôt où s'était garé Sosso. Quand il eut franchi la dernière marche, il aperçut son jeune collaborateur qui lui faisait signe. Le commissaire sourit et marcha vers lui.

– Je m'y attendais, jeune homme, le grand chef a agi comme je l'avais prévu, dit-il dès que la voiture eut démarré.

– Vraiment ? s'étonna Sosso.

– Bien sûr ! L'enquête que nous avons menée au pays dogon est close. Le dossier est classé.

– Mais pourquoi donc ?

– C'est un ordre venu d'en haut, jeune homme ; il n'y a donc rien à voir, circulez ! Je t'avais bien dit que c'est ainsi que ça se passerait ! Imagine ma tête si j'avais arrêté les coupables. On m'aurait tout sim-

plement ordonné de les relâcher. Je les connais, ces gens-là : des cons !

Sosso soupira, appuya sur l'accélérateur.

– Allons, calme-toi, lui conseilla le commissaire, ton vieux compagnon a envie de vivre quelques années encore.

– Oui, chef, excusez-moi. Mais tout ça n'a aucun sens. C'est à se demander pourquoi on travaille.

– Je sais, je sais, Sosso, il faut prendre son parti. La vie continue malgré tout.

Sosso sourit. Peu après, il tourna pour s'engager sur le pont Fahd. C'est alors que retentit derrière lui un coup de sifflet impératif. Un agent de police lui faisait signe de stopper de façon bien énergique. Sosso obtempéra. L'agent arriva, salua.

– Défaut de clignotant. Vos pièces, s'il vous plaît.

– Défaut de clignotant ? s'étonna l'inspecteur. C'est pas possible ! Regardez donc ! Vous voyez bien que ça clignote.

– Alors vous n'avez pas clignoté avant de tourner ; c'est une infraction. Donnez-moi vos pièces.

Comme s'il ne voulait pas être remarqué, le commissaire se fit tout petit sur son siège. Sosso sortit de la voiture après que son chef lui eut donné discrètement ses propres pièces d'identité. L'agent de police l'entraîna quelques pas plus loin et lui dit :

– Écoute, mon cher, ne perdons pas de temps : tu as fauté et tu dois payer. Ou c'est à moi que tu paies

directement et ça te fera six mille francs, ou tu vas payer à la fourrière et ça te coûtera douze mille francs. Décide-toi vite et laisse-moi faire mon boulot.

– Bon, si c'est comme ça, monsieur l'agent, prenez mes pièces et conduisez la voiture à la fourrière. Je préfère payer là-bas.

– Alors tant pis pour vous, répliqua le policier avec hargne avant de se figer, la bouche ouverte, les yeux exorbités, dès qu'il eut pris connaissance des pièces d'identité du commissaire Habib.

– Mais c'est pas... c'est pas vous, ça, bégaya-t-il.

– Non, c'est pas moi; c'est le monsieur qui est dans la voiture.

– Pourquoi tu m'as pas dit ça dès le départ ? Je plaisantais, tu sais...

Sosso ne l'écouta pas davantage, prit les documents et tourna les talons. L'agent le suivit et se mit au garde-à-vous devant le commissaire Habib.

– Chef, excusez-moi, je savais pas que c'était vous, je plaisantais, en fait.

– Bien sûr, lui répondit Habib. Je n'oublierai pas de dire à votre chef que vous êtes un sacré plaisantin.

Sosso démarra, laissant le policier toujours au garde-à-vous.

– Ah, quel pays! se désola le commissaire. Des agents de police qui rackettent au su et au vu de tous ! Bon Dieu !

– Il plaisantait, chef, dit Sosso en éclatant de rire.
– Ah, tu fais bien de me le rappeler : il plaisantait, ironisa le commissaire.

Peu après, Sosso dut freiner au beau milieu du pont où s'était formée une file de voitures klaxonnant à tout va. Déjà, les cyclistes pressés avaient envahi la chaussée où ils se faufilaient entre les véhicules dont les conducteurs poussaient d'horribles jurons.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Habib en apercevant une nuée de garnements qui, précédés d'un adulte jouant d'un tambour, marchaient, sautaient, couraient en tous sens en battant des mains et en scandant : « Apété ! Apété ! »

Cette étrange troupe paralysait la circulation. D'ailleurs, arrivés à la hauteur des policiers, elle s'arrêta et l'homme cria :

– Gens de Kokri et de Bamako, je suis l'envoyé de Maa. Il me charge de vous dire que la fin du monde a sonné. Ni Dieu ni aucun mortel ne pourra arrêter cette fin. Il ne vous reste qu'à prier et à vous résigner. Le grand jour que Maa avait annoncé est arrivé. Qu'Allah ait pitié de vos âmes.

Un roulement de tambour suivi des hurlements des enfants, et le cortège s'ébranla.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui est ce bonhomme ? s'enquit de nouveau le commissaire dont la voix trahissait un soupçon d'énervement.

– C'est Apété, chef, lui répondit Sosso.

— Apété? D'où vient un tel prénom? Et qu'est-ce qu'il est en train de faire comme ça?

Sosso s'efforçait de ne pas éclater de rire pour ne pas irriter davantage son chef qu'il évitait de regarder en face.

— Il est un peu fou, répondit-il. Il habite Kokri. C'est un Bozo.

— Bozo ou pas, fou ou pas, c'est un danger public. Je me demande comment les agents de police le laissent faire le pitre. Il expose la vie des enfants et des piétons. Et il annonce la fin du monde à des gens superstitieux!

— Oui, chef, mais personne ne le prend au sérieux, intervint Sosso.

— Oui, jusqu'au jour où il va provoquer une hécatombe! Dépose-moi et tu me l'amènes!

— Mais chef, je vous jure que personne...

— Non, Sosso, je ne veux rien comprendre: tu l'arrêtes et tu me l'amènes, c'est tout.

— Entendu, chef, acquiesça le jeune policier qui, au ton de son compagnon, comprit que ce dernier n'allait pas tarder à entrer dans une de ces colères que toute la police craignait.

Quelques minutes plus tard, il se gara dans la cour de la brigade criminelle.

*

Assis à son bureau, plongé dans ses pensées, le commissaire Habib regardait sans le voir le spectacle de la ville qui grouillait en tout sens. Sosso entra.

– Chef, Zarka est au secrétariat. Il cherche à vous rencontrer.

– Zarka ? Bizarre ! Fais-le entrer... Sosso, pour ce qui est de Até... non, Apété, attends demain pour me l'amener. Il est trop tard maintenant.

– Entendu, chef, acquiesça Sosso en souriant.

Zarka était un thérapeute traditionnel bozo dont la connaissance des vertus médicinales des plantes était de notoriété publique. Il avait hérité cette science de son père dont la réputation avait franchi les frontières du Mali. De nombreux patients de pays voisins comme le Sénégal, la Côte-d'Ivoire ou la Guinée venaient le consulter. C'est lui qui avait soigné et guéri le père de Habib d'un mal étrange contre lequel la médecine occidentale s'était révélée inefficace. Une solide amitié s'était établie entre les deux familles, et c'est tout naturellement qu'avant sa mort le père du commissaire lui avait recommandé vivement de veiller sur Zarka et les siens.

Quelques minutes plus tard, Sosso introduisit le Bozo et s'éclipsa. Ce dernier était maintenant un septuagénaire à la barbe et aux cheveux blancs. Il avait l'air soucieux.

– Tiens, quelle tête tu fais, mon cher Zarka ! Que t'arrive-t-il ? Y a-t-il un problème chez toi ? dit le

commissaire en entraînant vers une chaise son hôte qui s'assit lourdement.

– Non, Habibou, je n'ai rien. Tout va bien, les miens vont bien, répondit Zarka d'une voix sereine.

– À voir ta tête, on ne le dirait pas. Alors, raconte-moi donc ce qui t'amène.

L'homme observa un moment de silence, comme s'il hésitait, souffla, puis regarda le commissaire franchement dans les yeux.

– Habibou, tu sais quel lien m'unissait à ton père. Il n'est plus sur cette terre mais, pour moi, c'est toi qui le remplaces. Je ne peux donc rien te cacher. Habibou, si je suis venu te voir, c'est pour te dire que la fin du monde est arrivée. Oui, Kéita, la fin du monde est arrivée.

– Oui, Zarka, mais explique-toi. Que veux-tu dire ? Et pourquoi la fin du monde serait-elle arrivée ? interrogea le policier qui ne croyait aucunement à cette nouvelle mais s'inquiétait pour l'état de santé de son hôte.

– Habibou, repartit Zarka, tu es un homme instruit, mais on n'apprend pas tout à l'école des Blancs, pour la simple raison que Dieu n'a pas donné tout le savoir aux Blancs. Je ne suis ni fou ni malade, Habibou. Si je te dis que la fin du monde est arrivée, c'est que bientôt il se produira des événements que l'homme n'a jamais connus depuis que Dieu a créé ses ancêtres Adama et Hawa. C'est de Maa que nous tenons cette nou-

— |
— |
velle. Bientôt, très bientôt, il se passera des choses terribles sur notre terre. C'est pourquoi je viens te voir, Habibou; si je meurs et s'ils survivent, je te confie mon épouse et mon unique petit garçon, comme ton père m'a confié à toi.

– Mais, Zarka, si c'est la fin du monde, je mourrai moi aussi, rétorqua le commissaire fortement perturbé par le sérieux avec lequel le vieux Bozo s'était exprimé.

– Excuse-moi, Habibou, j'aurais dû préciser que c'est la fin du monde pour les Bozos d'abord. Mais tu as raison, d'autres que les Bozos seront atteints. Ce qui est annoncé arrivera, l'homme n'y peut rien. Je te confie donc mon épouse et mon enfant. Que Dieu te donne longue vie, qu'il te rende au centuple tout le bien que tu m'as fait. Nous nous retrouverons un jour au royaume de Dieu.

Zarka serra les mains du commissaire entre les siennes, longuement, en balbutiant des prières. Que dire? Que faire? Habib avait beaucoup de questions à poser à son vieil ami, mais le drame que vivait ce dernier l'en empêcha. Il appela Sosso et lui demanda de mettre Zarka dans un taxi.

Plus tard, les deux policiers descendaient l'escalier.

– C'est bizarre, dit Sosso après avoir écouté son chef relater son entretien avec Zarka. C'est pourtant

un homme posé, d'habitude. Pour qu'il se comporte comme ça, il doit être bien secoué.

– Eh oui, convint le commissaire, moi, je ne sais même plus que penser. Attendons et on verra.

C'est alors que, ayant levé la tête, le commissaire se rendit compte que le soleil avait disparu, recouvert par de gros nuages d'encre qui, ayant vaincu l'horizon, se répandaient à toute vitesse dans le reste du ciel.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-il.

– Un orage, chef, expliqua Sosso.

– Mais nous sommes au mois de février ! On n'a jamais vu un orage en février !

– Pourtant, je pense que c'est un orage, chef.

Habib se remémora les propos d'Apété et de Zarka et, bien qu'au fond de lui-même il n'en crût rien, il ne put cependant s'empêcher de s'avouer qu'il était à tout le moins troublé par tant de coïncidences.

– Sosso, lança-t-il à son jeune collaborateur qui enfourchait sa moto, surtout rentre vite et reste enfermé chez toi. De grâce, oublie les filles ce soir, demain tu en auras tout le temps.

– Entendu, chef, à demain, fit Sosso en démarrant, plié de rire.

– À demain, mon petit, le salua à son tour le commissaire amusé dont la voiture quitta lentement la cour de la brigade criminelle.

*

Il n'était que dix-sept heures et pourtant on eût dit qu'il faisait nuit. D'épais nuages avaient éteint tout rayon lumineux, à tel point que, les réverbères n'étant pas encore allumés, il était pratiquement impossible de rien distinguer à quelques mètres. Devant un phénomène auquel ils ne comprenaient rien, les habitants de Bamako s'étaient affolés. Chacun tentant de regagner son domicile au plus vite, ce fut une cohue d'apocalypse. Plus de trottoirs, plus de chaussées : en voiture, à moto, à bicyclette, en charrette, à pied, on roulait ou marchait où l'on pouvait. Tout cela klaxon-nait, sifflait, pétaradait, criait, invectivait, insultait. Lorsque peu après l'orage éclata, ce fut de la folie. Le vent hurlait dans les feuillages, secouait les poteaux électriques, emportait des piétons et des cyclistes, soulevait une poussière aveuglante et suffocante. Alors, des trombes d'eau s'abattirent sur la terre avec une telle intensité, une telle furie que la ville de Bamako se transforma, en un clin d'œil, en un fleuve immense dont le grondement des eaux rappelait les trompettes de Jéricho. Des éclairs zébraient le ciel, et la foudre éclatait sans discontinuer dans un bruit d'enfer.

Si ce n'était pas l'annonce de la fin du monde, ça y ressemblait étrangement.